

COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Vincent DELECROIX, Michael FOESSEL,
Sophie GALABRU, Jim GABARET, Pierre-Alban GUINFOLLEAU,
Florent GRELLARD, Agnès GRIVAUX, Claire MARIN
Éric MARQUER, Clélia ZERNIK

Coefficient : 3.

Durée : 6 heures.

Sujet : Que faut-il pour faire un monde ?

Analyses des notes et remarques générales

La moyenne de l'épreuve s'établit pour la session 2020 à 9,92 (écart-type : 3,47), contre 8,25 en 2019 (écart-type : 2,98). Les notes s'échelonnent entre 1 (2 copies) et 19 (1 copie). Sur 890 candidat.e.s ayant composé, chiffre en hausse constante par rapport aux sessions précédentes, 391 (44%) ont obtenu une note égale ou supérieure à 10/20 et 150 (17%) atteignent ou dépassent 14/20. Le nombre de copies très faibles, notées entre 0 et 3, décroît par rapport à la session précédente (22 contre 33 en 2019). La forte concentration, constatée l'année dernière, des copies notées entre 6 et 8, se voit cette année sensiblement atténuée, bien que la note de 8/20 continue, ce qui est peu surprenant, de concentrer le plus grand nombre de copies (140).

Sans doute faut-il d'emblée rappeler ici les critères qui président à la notation. Une copie atteint la moyenne de 10/20 lorsqu'elle présente une compréhension globalement correcte du sujet et de ses enjeux principaux, mobilise une culture attendue, sans pour autant se hausser à des analyses de détail et des commentaires rapprochés des œuvres et des auteurs ; elle s'élève jusqu'à 14/20 lorsqu'elle tâche d'élaborer clairement une véritable problématique, qui confère un dynamisme repérable à la démarche, et lorsque la mobilisation des auteurs se fait précise et approfondie ; les notes au-delà de 14/20 valorisent une démarche originale, qui permet également de mobiliser des ressources plus inattendues (et évidemment pertinentes), notamment dans des champs disciplinaires différents, un parti-pris justifié et engagé dans le traitement approfondi du sujet.

On ajoutera le fait que le jury s'est évidemment montré sensible au poids considérable que prenait l'épreuve écrite du fait de la suppression des épreuves orales, sans naturellement les inciter à modifier l'attention portée aux copies, ni à changer les critères d'évaluation.

Avant d'entrer dans les remarques générales, on se permettra également d'insister sur le soin à apporter à la graphie et à la présentation : la numérisation des copies, excellente, ne corrige pas, mais au contraire a tendance à accentuer les défauts en la matière, rendant parfois la lecture très pénible pour le correcteur et nuisant à l'intelligibilité du propos.

Ces quelques chiffres convergents témoignent à l'évidence d'une amélioration globale du niveau des copies, ce dont le jury se réjouit vivement. Ils révèlent une bonne préparation à l'épreuve, qui ne se traduit pas seulement dans la constitution d'une culture philosophique minimale, mais également dans l'effort d'organisation de la pensée manifesté par les candidat.e.s. Le jury a été ainsi sensible à l'attention, plus soutenue que l'année précédente, portée à la structuration formelle et logique de la dissertation, au souci d'effectuer des

transitions claires et si possibles dynamiques entre ses grandes parties, à la recherche d'une clarté pédagogique bienvenue. Peu de copies négligent ces exigences minimales, même si dans un certain nombre de cas malheureux elles ne se traduisent que par une présentation simplement formelle. Il reste cependant des efforts à faire, de manière générale, pour produire des réflexions et notamment un développement unifié et lutter contre une tendance à la fragmentation ou à l'éclatement qui donne encore trop souvent un aspect très discontinu au traitement du sujet.

Bien sûr, on ne négligera pas ce que cette amélioration doit à la forme donnée au sujet cette année. De toute évidence, un sujet présenté sous la forme d'une question désarçonne moins les candidats, en première apparence du moins, qu'une notion unique ou un syntagme. Cette forme sûrement plus accessible ou moins déroutante au premier abord suscite néanmoins d'autres difficultés de traitement, sur lesquelles nous allons revenir.

Au titre de satisfactions générales qu'on aura pu tirer de la lecture et de la correction des copies, on ajoutera celle de constater qu'un effort notable aura été consacré par les candidat.e.s à la clarté de la rédaction et au style proprement dits, et, signe d'une préparation sérieuse, à la mobilisation d'une culture philosophique de base. À ce dernier titre cependant, on rappellera, au risque de répéter notamment ce qui a déjà été écrit dans le dernier paragraphe du rapport de l'année dernière concernant l'épreuve écrite, que l'évaluation du jury se rend surtout sensible à la manière dont cette culture est mobilisée, c'est-à-dire à la fois sa précision, la compréhension véritable des œuvres et des auteurs qu'elle mobilise et surtout sa pertinence à l'égard du sujet proposé, pertinence qu'elle doit à l'identification de problèmes *précis* et d'argumentations solides : en aucun cas son exposition ne peut se substituer à l'effort de réflexion et de problématisation. Pour le dire brutalement, multiplier les références ou les exposés doxographiques lorsque ceux-ci ont peu de choses à voir avec le sujet ne fait pas gagner de points : cela aurait plutôt tendance à faire soupçonner que le sujet n'est pas compris et à montrer en tous les cas qu'il n'est pas traité pour lui-même. On ajoutera que la récitation d'un cours qui, bien que cette fois en phase avec le sujet, n'est pas vraiment compris est une chose qui se voit rapidement. Seule une réflexion qui s'engage réellement à prendre le sujet et son questionnement pour eux-mêmes, et non comme une simple question de cours thématique, peut éviter de tels débordements hors du champ strict de ce qui est nécessaire.

Quant à l'usage d'une culture et de ressources puisées en dehors de l'histoire de la philosophie, on soulignera ici deux points. Le jury se félicite que nombre de candidats y aient eu recours, dans la mesure où la notion de « monde » y incitait évidemment, voire l'exigeait. De nombreuses copies mobilisent ainsi la littérature, parfois le cinéma, et surtout les sciences sociales, l'anthropologie, plus rarement les mathématiques, voire quelques éléments de physique. Certaines copies ont su faire fructifier ces références, notamment celles issues de l'anthropologie. Mais on regrette que ces usages bienvenus en restent à des niveaux trop superficiels, convenus ou généralisants. On s'étonne notamment du traitement dont est particulièrement victime la littérature de la part de candidat.e.s qui ont pourtant été préparés toute l'année à l'épreuve de littérature, laquelle se trouve la plupart du temps réduite à des clichés sur le « monde de l'écrivain » et aux seules mentions de *Harry Potter* ou du *Monde de Narnia*... On y voit parfois apparaître Balzac et la *Comédie humaine*, on peut regretter de n'y voir quasiment jamais cité Proust, qui offrait pourtant une belle matière à la réflexion. C'est que les œuvres littéraires n'ont pas été tellement prises en compte pour ce qu'elles pouvaient dire ou révéler de la nature d'un monde (le monde du mondain, par exemple, le « grand monde », ou mieux encore l'idée de « demi-monde ») ou même du monde, mais pour de simples illustrations, parfaitement interchangeables, de la manière dont l'imagination ou « l'art », ou encore « l'artiste » sont censées créer leur monde (imaginaire, donc) « à soi ». Même l'exemple convenu du *Meilleur des mondes* est le plus souvent envisagé à cette chiche lumière, comme si Huxley ne favorisait pas une réflexion sur la manière, sociale et politique de faire un monde,

comme si en somme il ne faisait qu'illustrer le fait qu'un artiste invente un monde. Le recours à la science-fiction, pourtant stimulant, a subi le même effet réducteur.

On ne saurait certes reprocher aux candidat.e.s de négliger à cette occasion tel artiste, auteur, théoricien qui auraient fourni des contributions substantielles ou un peu originales ; on leur reprochera avec plus de justice de procéder par simplifications et généralisations. Le champ esthétique en a particulièrement fait les frais : même l' idée très générale d'un rapport « poétique » au monde, au statut quasi-transcendantal (c'est-à-dire fournissant les conditions de possibilité d'une expérience constitutive du monde), ou celle d'une organisation du monde sous les modalités de la représentation esthétique n'a pas vraiment suscité l'attention. Plus fécondes dans ce domaine, plus nombreuses également, auront été les approches inspirées de la sociologie de l'art, mais surtout occupées à décrire les caractéristiques ou les principes organisateurs du « monde de l'art », elles ne se sont pas souvent engagées dans une analyse proprement philosophique (par exemple : que se passe-t-il lorsqu'un objet du monde ordinaire « passe » dans le monde de l'art et quelle signification ce dernier en reçoit-il ?)

Surtout, outre ces simplifications ou ces généralisations auxquelles donnent souvent lieu de tels usages, le jury aura pu s'inquiéter d'une tendance, qui concerne un nombre non négligeable de copies, à substituer purement et simplement cette culture ou l'un ou l'autre champ disciplinaire, en particulier celui des sciences sociales, à la culture philosophique, voire à la pratique de la philosophie elle-même. Si les références philosophiques scolaires, en particulier lorsqu'elles sont vagues et générales et ne se réduisent qu'à la mention d'un nom, ne suffisent certes pas, leur absence totale est toujours mauvais signe. Certaines copies n'en comportent pas la moindre mention ; d'autres ou les mêmes présentent un traitement purement sociologique du sujet. Faut-il vraiment rappeler ce qu'ont de spécifique le discours et la pratique philosophiques, rappeler également que la philosophie dialogue d'autant plus volontiers et de manière d'autant plus féconde avec les autres disciplines qu'elle s'appuie sur une démarche autonome ? Le recours aux sciences sociales pouvait justement être l'occasion d'en montrer les différences respectives et de faire ainsi progresser la compréhension du sujet, et non pas de substituer un traitement à un autre ou, plus inquiétant encore, de laisser supposer que le ou la candidat.e ne voit tout simplement pas ce qui les différencie.

Introduction

On ne répétera pas ici ce que le jury avait déjà indiqué dans le rapport de l'année dernière au sujet de la présentation formelle de l'introduction, et notamment concernant son « ouverture », sinon pour constater là encore une sensibilité accrue à ne pas faire de l'accroche (citation, exemple, etc.) un ornement dont la vertu introductive se perd immédiatement – au risque inverse, parfois, de trop conditionner le développement futur de la problématique : ainsi « le monde de l'écrivain » ou l'idée création divine deviennent-ils parfois la seule manière de comprendre ce qu'est « faire un monde ».

On se voit cependant contraint de rappeler que, si l'introduction est traditionnellement dévolue à l'éclaircissement premier des termes du sujet, cette condition est cependant loin d'être suffisante. Mal comprise, elle peut même bloquer purement et simplement la réflexion, dont les développements se réduiront alors, au mieux, à reprendre ces significations premières sans jamais les faire évoluer. Or c'est précisément ce que demande le traitement du sujet, qui requiert autant de travailler les notions impliquées que de répondre à la question, ou encore qui ne peut fournir de réponses satisfaisantes que dans la mesure où l'on se sera inquiété de faire « bouger » les significations premières. C'est que cette première élucidation est destinée elle-même à construire un problème, raison pour laquelle, même à ce niveau préalable, elle n'a évidemment aucune portée si elle se contente de répéter des évidences sémantiques : il y a une compréhension immédiate et commune des termes du sujet qu'il est inutile de répéter, comme

il est désastreux de s'y tenir. Ainsi la définition nominale de ce qu'est « un monde » devait-elle laisser apparaître tout de suite des éléments permettant de construire le problème : tout cohérent et organique ou ensemble agrégatif, circonscription finie ou espace indéfini, nature des éléments et lois de leur organisation, etc. Bien souvent ce sont des précisions terminologiques même minimales qui auront permis d'y parvenir, distinguant avec plus ou moins de pertinence les termes « monde », « tout », « ensemble », « univers », « cosmos », « Terre », « environnement », ou interrogeant les notions d'unité, de totalité ou d'organicité. Ces distinctions, en faisant par exemple apparaître les conditions minimales qui seules autorisent à parler de monde, permettaient déjà d'esquisser un sens premier de la question « Que faut-il pour *faire* un monde ? » (c'est-à-dire pour qu'il se fasse). Elles permettaient également de faire saillir des notions intermédiaires ou mêmes des questions adjacentes indispensables, en indiquant heureusement le caractère décisif de la *relation* entre les éléments constituant et en tâchant de penser la nature ou le mode de ces relations ou des principes qui les régissent (égalité, hiérarchie, relation fonctionnelle, interaction, exclusion et inclusion, etc.).

À ce titre, une grande majorité de copies a su du moins consacrer une réflexion, même embryonnaire, à la différence évidente entre « *un* monde » et « *le* monde », ce qui permettait à la fois d'en préciser la définition et de s'engager dans le traitement d'un problème déterminé. Cette distinction n'a cependant pas toujours eu la fécondité qu'on pouvait en attendre. Beaucoup, après l'avoir effectuée, reviennent rapidement à une confusion subreptice et continue entre les deux (« un monde » étant en réalité traité comme « le monde ») ; d'autres n'aperçoivent pas au contraire que « faire un monde » peut concerner l'idée *du* monde, en le distinguant d'un simple ensemble de « choses », d'un environnement ou de l'horizon induit par les principes et le développement de notre connaissance objective. Les copies qui en font au contraire l'effort sont naturellement à se poser les bonnes questions préalables : Qu'est-ce qui fait que le monde est un monde, justement ? Ou encore : comment l'ensemble des « choses » qui nous entourent et avec lesquelles nous entretenons des relations, lesquelles ne sont pas seulement des relations de connaissance ou de savoir, devient pour nous un monde ?

Ceci indique en outre combien la clarification des termes ne peut se faire de manière discontinue, ceux-ci s'éclairant au contraire mutuellement de leur mise en relation. Il est assurément bon, impératif même, de s'interroger sur la nature du « faire » exprimé ici, et même du « que » (trop aisément rapporté, de manière explicite ou implicite, à un « qui ») ; mais cette interrogation ne débouchera sur une véritable problématique que si elle pense *ensemble* les termes du sujet : un monde est-il donc quelque chose qui se « fait » ? En quel sens ? N'y a-t-il pas un sens en quelque sorte impersonnel à prendre en considération (« faire » au sens de « constituer » ou même « définir ») ? Faire et créer un monde est-ce la même chose ? Etc.

Eu égard à la forme du sujet cette année, il faut également rappeler qu'une question n'est pas encore un questionnement ; encore moins se confond-elle avec un *problème*. La tâche du ou de la candidat.e est avant tout d'identifier ce problème vers lequel fait signe la question et qui la motive : pour le saisir, et pour en saisir les enjeux, il suffirait de se demander ingénument *pourquoi* on peut poser une telle question. Se contente-t-on d'y répondre – et bien souvent d'y répondre dès l'introduction – et on condamne alors le développement de sa dissertation à n'être qu'un commentaire plus ou moins argumenté de cette réponse, pétrifiant ainsi tout dynamisme de la réflexion.

L'effet de cette méprise ne se fait en général pas attendre : elle favorise les réponses directes et stéréotypées dont l'adage « il faut de tout pour faire un monde » fournit malheureusement le patron. On rappellera d'ailleurs à ce propos que, si se rapporter à des expressions toutes faites ou lexicalisées permet souvent de faire jouer heureusement le sens du ou des termes principaux, la philosophie n'a en revanche pas vocation à répéter la sagesse des nations, encore moins à s'y laisser instruire. Dans le nombre malheureusement considérable de copies qui ont pu avoir recours à un tel adage, très peu, comme on pouvait s'y attendre, ont su en tirer quelque profit conceptuel ou problématique, la plupart se contentant de l'illustrer sans

jamais parvenir à s'en extraire une fois pour toutes, ni lui donner une signification plus philosophiquement profonde, piétinant autour de l'idée de « tout » ou de « variété » comme autour d'une évidence indépassable. En outre, associé à l'adage selon lequel « il faut de tout pour faire un monde » et appliqué au monde humain sous un angle « moral », il arrivait que l'on obtînt par exemple des affirmations justifiant l'existence du mal que n'aurait pas renié la pire des théodicées : à la morne uniformité du bien, il faut apparemment savoir préférer la variété qu'y introduisent le crime et la douleur.

Mais la volonté de répondre à la question plutôt que d'élaborer un problème a également eu pour effet massif de réduire le développement à une liste d'éléments ou d'ingrédients, trahissant par là une compréhension réduite de la question (combien de fois aura-t-il fallu endurer la comparaison avec une recette de cuisine, de gâteau, etc. !), mais même une confusion sur l'idée de monde lui-même, réduit à un simple ensemble d'éléments reliés plus ou moins lâchement entre eux. L'arbitraire inévitable qui présidait à la constitution de ces listes en était le moindre défaut. Leur élaboration oscillait entre l'échelle réduite de ce qui n'est qu'un rassemblement d'éléments homogènes (le monde des poissons, le monde des insectes, etc.) et l'échelle globale où « un » monde signifie en réalité « le » monde et en vertu de laquelle on n'obtient qu'une description, soutenue la plupart du temps par l'affirmation du caractère indéfini de la sommation d'éléments, à la fois abstraite et dépourvue de richesse. Dans un cas comme dans l'autre, on apprenait peu de choses sur ce qui peut faire un monde, pour autant que cette démarche permettait de repérer une tension certes importante entre homogénéité et hétérogénéité, variété, voire caractère hétéroclite, elle ne pouvait toutefois suffire. On peut d'ailleurs aussi regretter que la question de l'échelle n'ait pas au moins poussé les candidat.e.s à examiner, dans une perspective d'histoire de la pensée, l'emploi de termes comme « microcosme » ou « macrocosme » et leur effet de structure sur la manière nous nous représentons le monde – ou dont nous nous représentons nous-même comme un monde.

La réflexion sans doute légitime sur la nature des éléments pouvant constituer un monde s'est vue souvent et pour les mêmes raisons stérilisées. C'est ici notamment que le recours à la sociologie s'est montrée trop souvent rudimentaire : il ne suffisait pas de décrire le monde de l'art, selon un exemple très souvent mobilisé, en le réduisant sur un mode objectif à l'ensemble des acteurs (artiste, public, commanditaire, musée, marché de l'art, etc.) pour traiter du problème, ni même pour épuiser la signification de ce qu'est un monde. Plus intéressante de ce point de vue, mais trop rarement mise en œuvre, aurait été une réflexion portant sur les conditions épistémologiques de construction de ces mondes : l'examen de la *démarche* ou la *méthode* sociologiques présidant à la construction de ses objets s'avérait beaucoup plus féconde que la description de ces objets, et une telle analyse entrerait de plein droit dans le traitement du sujet, puisqu'il s'agissait bien de se demander comment, dans ce cas, on construit un monde.

D'une manière générale, trop peu de copies se sont interrogées vraiment (c'est-à-dire en détail), dans le cas de l'identification et de la description de « mondes » à l'intérieur du monde, sur la manière dont la faculté de connaître – dans le savoir, la science, l'expérience – est engagée dans la constitution de ces mondes. Les opérations de classification, sélection, taxinomie, etc. ont été largement sous-estimées. Or c'était là l'un des enjeux fondamentaux du sujet. Que la constitution d'un monde, voire du monde dans sa teneur « objective » relève d'opérations de l'esprit connaissant est une dimension que l'on ne peut évidemment passer sous silence – elle est au contraire au cœur du sujet –, mais qui en outre permettait à la réflexion de se dynamiser selon des questions simples : ce qui fait un « monde » est-il seulement relatif à l'usage de la faculté de connaître ou ne dépend-il pas d'un autre type de rapport (celui d'appartenance, par exemple) ? À engager une minimale réflexion épistémologique, on pouvait facilement en venir aux problèmes essentiels, de nature phénoménologique, portant sur ce qui fait monde pour nous. Mais faute de clairement l'établir, un certain nombre de copies en revanche ont été constamment traversées par une confusion implicite entre le plan de l'être (la

nature du monde) et celui du savoir (l'idée de monde) : les deux plans d'analyse en ont pâti, l'approche ontologique témoignant le plus souvent d'un platonisme simplifié à l'extrême (quelques copies cependant ont su tirer partie du *Timée*), l'approche épistémologique se dissolvant dans les oppositions convenues entre subjectivisme et objectivisme.

De même les distinctions préalables portant sur la nature de ces éléments – vivant ou non-vivant, voire animé ou inanimé, naturel ou humain, etc. – ne pouvaient porter réellement leur fruit que si elles engageaient une dynamique d'approfondissement de la notion même de monde, au lieu d'être seulement constatées ou simplement affirmées. Trop souvent également elles ont commandé une organisation du plan sans réelle dynamique d'investigation, le ou la candidat.e se contentant de passer de manière discontinue d'un type de monde à un autre, alors même que la dynamique de ce passage (par exemple du monde naturel au monde humain) pouvait avoir la vertu même rudimentaire d'approfondir le traitement de la question, notamment en faisant jouer des sens différents du verbe « faire ».

D'une manière générale, on rappellera donc que les précisions terminologiques qui doivent occuper à juste titre l'introduction représentent déjà une manière de s'engager dans le problème : en permettant de passer fermement d'une question première à un questionnement, elles fournissent le moyen de travailler la formulation du sujet, dans le but de construire une problématique générale dont le traitement va constituer le cœur du développement et commander les analyses de détail. Cette problématique doit être présentée aussi clairement, aussi précisément que possible et elle ne peut se réduire à une simple répétition, avec des variations négligeables, de la question du sujet : c'est encore trop souvent le cas, menant même parfois à l'absurdité de « réponses » affirmant, sans que l'on puisse comprendre ce que cela signifie au juste, qu'il ne faut pas faire de monde. Elle ne peut non plus tenir à la réécriture de l'intitulé du sujet (on rappelle que le sujet n'était pas : « qu'est-ce qu'un monde ? »), voire à son congédiement pur et simple dans un geste dont la désinvolture surprend, certain.e.s candidat.e.s estimant explicitement que la question initialement formulée n'est pas la bonne ou encore qu'elle est dépourvue de sens (sic) ou sans intérêt. Les candidat.e.s doivent garder en mémoire ou prendre conscience que l'élaboration du problème central constitue le premier et décisif résultat de leur investigation, conférant ainsi son sens véritable, presque paradoxalement autonome, à l'introduction. Trop souvent encore celle-ci souffre de discontinuités (1.« définition » des termes, ; 2. problème ; 3. énoncé du plan) qui ne font pas apparaître ce travail d'élaboration ou qui tout simplement l'interdisent, ce qui donne par exemple l'impression que le problème, quand il est énoncé, apparaît de manière arbitraire, ou que la définition des termes n'a aucune influence sur son élaboration ou encore que le plan énoncé n'entretient qu'un rapport lointain avec lui.

Développement

On insistera ici, une fois encore, sur la nécessité d'organiser le développement de la dissertation en fonction d'un dynamisme véritable, repérable, de la réflexion. On a suffisamment dit combien la seule classification des mondes ou des genres de mondes ne pouvait suffire.

Les bonnes voire très bonnes copies (à partir de 14/20) sont invariablement celle qui y parviennent, quand la pertinence louable d'analyses ponctuelles, l'excellent commentaire de citations ou d'œuvres, ou l'usage pertinent d'exemples eux aussi analysés et commentés avec finesse n'y suffisent pas, bien que le jury s'y soit montré comme d'habitude sensible. C'est là bien sûr que se manifeste la fécondité du problème élaboré en introduction.

Une voie possible s'est dessinée à partir du repérage de catégories, articulées entre elles, structurant la compréhension de ce qu'est un monde : totalité, unité, pluralité. Cet axe formel

et simple devait néanmoins se sortir de la dichotomie statique unité / diversité indéfinie qui a souvent paralysé la réflexion, quand bien même elle pouvait susciter ponctuellement des analyses de valeur. Elle ne le pouvait qu'en discutant de manière critique l'application de ces catégories, en particulier celle de l'unité et celle de la totalisation, et de manière privilégiée au niveau de la constitution d'un monde humain – faute de l'avoir fait à ce niveau, certaines réflexions ont débouché sur des affirmations dogmatiques concernant la nécessité d'une unité forte assurée par un chef, d'une totalisation homogène assurée par la langue, le sol, les valeurs, etc., sans même s'interroger sur leur bien-fondé ; ou à l'inverse se sont mués en simples éloges de la diversité, du pluralisme (confondu avec la pluralité), pas plus argumentés.

Comment *se fait* cette unité, comment un monde se totalise en monde, et comment on pourrait éventuellement penser la formation d'un monde en dehors des opérations de totalisation, dont il faudrait mesurer le caractère mortifère, sans que celui-ci ne soit irrémédiablement voué à retourner au chaos – telles sont les questionnements qui devaient dynamiser un développement qui suivrait un tel axe formel ou catégoriel.

La question du sujet appelait évidemment à approfondir l'idée de monde : c'était là l'impulsion d'une dynamique même rudimentaire. Faire jouer les variations sémantiques et conceptuelles impliquées dans l'emploi du verbe « faire » pouvait évidemment aider à affermir cette dynamique, et justement lui éviter de se réduire à la simple recherche d'une définition qui aurait substitué à la question initiale l'interrogation « Qu'est-ce qu'un monde ? » Qu'il soit considéré comme fait ou à faire, comme le résultat d'une opération et non un simple donné immédiat n'est tout de même pas, on le concédera, une caractéristique accessoire ou indifférente à sa définition ou à sa compréhension. Encore n'en fallait-il pas non plus réduire le sens, la plupart du temps à celui de l'action de produire (laquelle trop souvent demeure indistincte de celle de créer, de fabriquer, voire d'organiser), en sorte que c'était la notion de monde qui s'en trouvait corrélativement réduite et surtout la problématique d'ensemble. C'est ainsi qu'insensiblement ou au contraire dès le début de nombreux candidats ont été amenés à orienter le sujet vers la seule question de savoir qui a créé le monde ou comment il s'est fait, écrasant finalement le traitement du sujet sous des alternatives métaphysiques générales concernant la cause première du monde (trop souvent et trop naïvement confondue avec celle de l'univers, voire avec celle de la Terre), voire sous la question de l'existence de Dieu (pour autant qu'elle soit tenue pour une question, certain.e.s candidat.e.s semblant manifestement estimer que la réponse va de soi).

Incontestablement de telles questions pouvaient être tenues pour légitimes ; elles étaient même difficilement esquivables sans porter préjudice à la réflexion. Mais elles ne pouvaient se faire valoir toutefois qu'à la condition d'être considérés comme des interprétations particulières et aussi réductrices de la question initiale : la question métaphysique ou théologique de l'origine du monde ne pouvait purement et simplement s'y substituer, pas plus que l'usage unique de la catégorie de la causalité pour le traiter, même appuyée sur une classification aristotélicienne. Et dans ce cas, les candidat.e.s pouvaient tirer bien plus de profit pour le traitement du sujet à comprendre pourquoi, en quel sens on ne pouvait justement pas l'y réduire ou ce que pouvait signifier de le réduire à la question de l'origine. Et si la dynamique d'ensemble pouvait gagner à suivre en quelque sorte, comme on vient de le suggérer, la genèse du monde – comment l'ensemble des choses et des êtres *devient* un monde ou « fait monde » – encore fallait-il ne pas réduire cette genèse à l'activité de produire ou de créer ce que nous appelons communément le monde, serait-il naïvement divisé en monde matériel et « monde des idées », pour reprendre une partition trop souvent rejouée dans les copies. Là encore une critique de cette figure créatrice (Dieu, l'artiste, etc.) qu'on veut placer à l'origine du monde ou d'un monde comme principe de sa constitution, comme aussi une critique du modèle causal, qui semble réclamer logiquement l'affirmation d'une première cause ou d'un premier moteur immobile, s'imposait.

Certaines copies se sont fourvoyées dans une simple description des conditions physiques et biologiques de la constitution du monde (une fois encore confondue avec la Terre) sans durablement s'élever à des questionnements philosophiques : du moins une réflexion tant soit peu historienne, qui aurait porté attention au passage de la représentation du « monde clos » à celle de l'« l'univers infini » (Koyré, curieusement, n'a guère été cité) aurait permis d'y accéder. Nonobstant ces impasses une nouvelles fois suscitées par la volonté de répondre directement à la question, une compréhension purement cosmologique du sujet a certainement permis des développements fructueux. Mais elle n'en a pas moins manqué beaucoup d'enjeux du sujet, ne serait-ce que parce que la différence entre *un* monde et *le* monde s'y est trouvée en réalité liquidée, « un » monde étant conçu sous les caractéristiques du monde, et que cette liquidation a renvoyé la réflexion vers la question cosmologique, antique puis moderne, de la pluralité des mondes. Mais c'est surtout la dimension phénoménologique du sujet, d'une part, et sa dimension sociale et politique, d'autre part, qui en auront fait les frais.

Dans le premier cas, le sujet impliquait bien sûr de prendre en considération le rapport au monde comme un élément essentiel de la réflexion. L'attention portée à celui-ci permettait du moins de ne s'en tenir ni à une liste d'éléments, ni à une compréhension purement causale du sujet. *Quand y a-t-il monde ? Pour qui y a-t-il quelque chose comme un monde ?* Telles sont les questions dans lesquelles les candidat.e.s devaient s'engager.

Malheureusement il arrive encore trop souvent que cet engagement tourne court en raison de l'usage de problématiques beaucoup trop larges. Ainsi le questionnement indispensable, auquel nous avons fait allusion, concernant les conditions épistémiques qui à la fois motivent et régissent la formation de l'idée de monde, d'un monde ou enfin du monde, s'est trouvé noyé dans des alternatives à la fois lourdes et inconsistantes entre réalisme et idéalisme, subjectivisme et objectivisme. On ne peut certes pas reprocher aux candidat.e.s de ne pas se référer à Kant ; on peut en revanche regretter que celles ou ceux qui s'y réfèrent n'en tirent que rarement le bénéfice qu'on pouvait en attendre, préférant un résumé vulgarisé de la théorie kantienne de la connaissance (pas même de l'expérience) à une véritable discussion portant sur la nature, le rôle et la nécessité de l'idée de monde dans *La Critique de la raison pure*.

Engagé.e.s sur cette voie, les candidat.e.s ont su avec plus ou moins de bonheur et de détail évaluer la contribution des facultés (peu de développements satisfaisants, cependant, ont concerné le rôle de l'imagination, uniquement évoquée au titre de la production de mondes fictifs) à l'organisation d'un monde non seulement observable, mais habitable. Mais les enjeux pragmatiques liés à ces opérations, qui se laissent saisir lorsque l'on se demande clairement quel rôle joue pour nous l'idée de monde ou à quelle fin elle répond, auraient là encore mérité des analyses plus détaillées. Mais un nombre important de copies, du moins, ont su intelligemment avoir recours à Nietzsche pour penser la manière dont nous organisons à des fins vitales le chaos des phénomènes et des événements, en sachant dépasser cette thèse simple pour en examiner et évaluer les procédures (art, connaissance, métaphysique) et les effets ambivalents de fictions utiles, de métaphores stabilisantes, voire de construction d'arrière-mondes. Surtout, Schopenhauer fournissait évidemment une ressource décisive : il a parfois fait l'objet d'excellents commentaires et usages, fouillés et continus au point de structurer une bonne part du développement : non seulement il favorisait un élan (du monde comme volonté au monde comme représentation), mais il permettait également d'articuler les registres, de l'ontologique au cognitif et à l'esthétique.

Quant à la contribution du langage à la formation d'un monde, qu'il était si important de relever et dont la référence à Nietzsche a d'ailleurs parfois favorisé l'évocation, elle pouvait ouvrir de nombreuses pistes à la réflexion (le langage comme production de significations, le monde comme corrélat de tout ce que l'on peut dire, le langage comme condition de l'intersubjectivité, la langue comme principe d'unification d'un monde social ou historique, etc.) ; mais elle aura elle aussi pâti dans l'analyse des côtes mal taillées de problématiques

générales importées sans adaptation des cours suivis durant l'année et consacrés au langage, malgré quelques excellentes remarques inspirées de Wittgenstein.

Plus fécondes auront été sans doute les copies qui se sont engagées dans une voie plus phénoménologique, tâchant de comprendre ce que la constitution d'un monde doit aux modes d'être au monde ou d'être avec autrui, eux-mêmes irréductibles ou préséants aux rapports de connaissance dont le monde objectif est le corrélat. Heidegger plus que Merleau-Ponty s'est vu souvent mobilisé : il fournissait du moins des catégorisations manipulables (« dépourvu de monde », « pauvre en monde », etc.) et des modalités alternatives (habiter, appartenir) qu'il s'agissait toutefois de *discuter* et non pas d'employer selon un procédé mécanique d'application. L'abus d'un langage heideggerien ou pseudo-heideggerien fait là comme ailleurs des ravages et finit par entraîner le ou la candidat.e à proférer des non-sens – la philosophie n'est certes pas amie du bon sens, mais elle l'est du sens – ou des affirmations dont on ne veut pas croire un seul instant qu'elle ou il les endosserait en temps ordinaire. Lorsqu'il a gouverné la totalité du développement, parti-pris après tout recevable, il a eu malheureusement pour effet de laisser dans l'ombre des enjeux essentiels du sujet. La voie d'une analytique existentielle était d'ailleurs loin d'être la seule possible en ce domaine, comme on vient de l'illustrer, même selon les coordonnées d'une approche phénoménologique : une phénoménologie de la perception ou une phénoménologie du langage, qui sache articuler présence au monde et présence du monde, le permettaient tout autant.

Inévitablement ces réflexions devaient mener à la question de la formation du monde humain, questionnement qui ne devait évidemment pas se laisser enfermer dans l'opposition, statique et d'ailleurs essentiellement fautive, du monde naturel ou physico-biologique et du monde humain, social et historique : au contraire devait-elle suivre là encore une dynamique qui sache, parfois avec l'aide bienvenue de l'anthropologie (Levi-Strauss, Descola), approfondir la compréhension d'un tel passage, quitte à interroger même la partition nature/culture sans sombrer dans les généralités. C'est aussi la raison pour laquelle les copies qui avaient choisi, délibérément ou non, de ne traiter *que* du monde humain risquaient de manquer un bon nombre des pistes indiquées ci-dessus.

On peut regretter que, dans ce cas, les candidat.e.s n'aient pas été plus sensibles à ce qui changeait non pas seulement dans la nature des éléments concernés (des êtres humains libres engagés dans des formations historiques, culturelles, sociales et politiques), mais aussi dans les procédures qui permettent de faire émerger un monde : *instituer* un monde n'est pas la même chose que le *créer*, même le sens de la notion de « loi » s'en trouve bouleversé ; moins encore l'idée d'une formation du monde humain ne peut-elle être regardée sans naïveté comme une telle création : les allusions plus ou moins heureuses à l'institution de la société civile par le pacte ou le contrat ont souvent eu le tort, par exemple, de regarder celle-ci sur un mode analogique à celui de la création, amenant aussi les candidat.e.s à confondre monde, société, peuple, communauté et même forme étatique.

Tous ces termes au contraire devaient être soigneusement pesés et articulés entre eux, lorsqu'il s'agissait là encore de suivre une perspective génétique ; et ces articulations pouvaient contribuer à étayer, comme cela a pu être heureusement le cas, les réflexions attendues sur l'unité ou la fragmentation du monde humain. Plus rarement, mais dans ce cas de manière extrêmement pertinente, s'est-on attaché à analyser les modèles – cosmologiques, organicistes, agrégatifs – à partir desquels nous pouvons nous représenter ces unités ou plutôt ces modes d'unification : c'était pourtant là une perspective nécessaire.

Mais c'est surtout l'horizon d'une discussion sur le cosmopolitisme qui dans ce cas a été largement et presque systématiquement ignoré, alors même qu'une telle discussion pouvait constituer le *telos* de l'ensemble du développement. Le jury avoue qu'il en a été surpris : l'idée d'une unification des communautés politiques en un monde unique et fini, mais aussi la nécessité plus immédiate d'envisager de manière critique ce que peut signifier

philosophiquement les dynamiques de globalisation ou de mondialisation que nous connaissons ; bref la manière dont les communautés humaines et les individus peuvent aspirer à appartenir à un seul et même monde, que cela se fasse ou nous sous la forme ou le statut de citoyen du monde, que ce soit aussi dans le cadre d'une unification super-étatique ou encore dans une universalisation des règles du droit, l'effet d'homogénéisation ou de totalisation de certains types de relations intersubjectives, de l'échange communicationnel à une échelle planétaire jusqu'à l'économie globalisée – tout ceci lui paraissait difficilement évitable. Il faut reconnaître que la rareté de ces discussions dans les copies constitue l'une de ses déceptions. Elles auraient pu constituer la force d'attraction d'une dynamique continue de la réflexion et de l'analyse qui, partant de l'unité naturelle que constitue un milieu fini et partagé s'élèverait jusqu'à la considération d'une unité synthétique du monde humain, qui du passé du monde naturel donné parviendrait à la considération des conditions nécessaires à la formation d'un monde à venir – ou à sa destruction. Nonobstant la regrettable superficialité des considérations écologiques, certaines copies l'ont esquissé parfois avec bonheur, sous la forme, inspirée notamment par Jonas, d'une interrogation inquiète sur la responsabilité pour le monde à venir.

L'ensemble de ces remarques ne doivent pas dissimuler la satisfaction d'un jury qui aura pu constater des améliorations sensibles, de niveau général comme de détail. Il se réjouit de ce que l'épreuve de philosophie soit l'objet d'une préparation solide et d'un engagement réel de la part des candidat.e.s.